

et un « naturalisme ontologique », et qui, soulignant le caractère restrictif, morcelé et sélectif de cet art, en vient à intituler sa contribution « un naturalisme sans idée de nature »⁽⁸⁾. Or s'il n'y a pas de « naturalisme ontologique », il n'existe plus de base pour affirmer une société stratifiée.

Je terminerai par trois remarques. D'une part, tous les spécialistes s'accordent à le dire, et E. Guy le souligne dans son livre, il n'existe pas, à l'heure actuelle, de milieu comparable à celui qu'ont exploité les chasseurs-collecteurs du Paléolithique supérieur sous les latitudes moyennes. Dès lors, et à supposer même que l'on accepte un rapport entre nature et abondance des ressources et formes d'organisation socio-économique, quelle validité accorder aux comparaisons ethnographiques ? Et ce d'autant plus que, comme le montre M. Mauzé, la base économique des sociétés de la côte nord-ouest, prépondérantes dans l'établissement du modèle d'E. Guy, ne remonterait pas au-delà de 1500 BC...

En second lieu, nombre de ces textes oscillent entre discuter de la richesse et discuter des richesses. Si la richesse est définie par l'accumulation de biens matériels que l'on peut convertir en d'autres biens ou en prestations sociales, selon ce que propose A. Testart, comment pourrait-on espérer la saisir en contexte préhistorique ? On pourrait, en revanche, considérer comme *des* richesses les biens présentant un investissement technique ou un savoir-faire hors de l'ordinaire. Mais la question devient alors : ces biens étaient-ils appropriés individuellement ou faisaient-ils partie d'un patrimoine collectif, les deux possibilités étant également documentées ethnographiquement ? Admettons que les biens déposés dans des sépultures relèvent de la possession individuelle. Mais, pour en venir à parler d'inégalités de richesse, il faut nécessairement établir des comparaisons. Or seuls D. Henry-Gambier et B. Boulestin soulignent ce « détail » d'une importance cruciale, et qui manque cruellement dans les textes affirmant la réalité de ces inégalités...

Au total donc, les thèses de E. Guy sont mises à mal, mais non sans avoir suscité des travaux novateurs qui enrichissent la réflexion et élargissent le débat. Il en res-

sort la très grande difficulté à définir ce que peuvent être la ou les richesses au Paléolithique supérieur et à trouver des contextes où les indispensables comparaisons seraient possibles. Mais j'avoue rejoindre, en partie au moins, E. Guy pour penser probable, compte tenu de la durée et de l'extension géographique du Paléolithique supérieur européen, qu'il y eut non seulement des sociétés inégalitaires, mais également des sociétés plus inégalitaires que d'autres...

Notes

1. E. Guy, *Ce que l'art préhistorique dit de nos origines*, Flammarion, 2017.
2. A. Testart, *Les chasseurs-cueilleurs ou l'origine des inégalités*, Société d'ethnographie, 1982.
3. Ph. Descola, *Par delà nature et culture*, Gallimard, 2005.
4. Ch. Darmangeat, « Art, sédentarité et inégalités. La hutte des glaces au Paléolithique supérieur ? », *L'Homme, Revue française d'anthropologie*, 2018, 227-228, p. 113-122.
Ch. Stépanoff, « Les hommes préhistoriques n'ont jamais été modernes », *L'Homme, Revue française d'anthropologie*, 2018, 227-228, p. 123-152.
5. Ch. Darmangeat, « Ce que la Sibérie nous dit de l'origine des inégalités », *L'Homme, Revue française d'anthropologie*, 2020(2), 234-235, pp. 255-266.
E. Guy, « Quand le "Paléolithiquement correct" s'invite dans la discussion », *L'Homme, Revue française d'anthropologie*, p. 245-254.
Ch. Stépanoff, « Des inégalités inégales », *L'Homme, Revue française d'anthropologie*, 2020(2), p. 234-235, p. 267-290.
R. Hadad, « Inactualités de la révolution néolithique. Rousseau, l'Anthropocène et les nouveaux riches de la préhistoire », *L'Homme, Revue française d'anthropologie*, 2020(2), p. 291-318.
6. Guy, 2017, *op. cit.*, p. 18.
7. Descola, *op. cit.*
8. Ce qu'il faut entendre comme une nature extérieure à l'homme, qui s'oppose à la culture.

Catherine PERLÈS



LIMA Pedro (2021) – *La Grotte Cosquer révélée : les secrets du sanctuaire préhistorique englouti*, Synops, 240 pages, 36,90 €.

Si chaque grotte ornée possède sa part de mystère, il en est une dont les secrets sont particulièrement bien gardés.

Tapie sous les eaux de la Mer Méditerranée, la grotte Cosquer continue, trente années après sa découverte, de faire rêver les passionnés d'archéologie préhistorique.

Alors qu'un espace dédié s'ouvre au cœur de Marseille, donnant à tous l'occasion de ressentir quelques instants la magie des lieux, Pedro Lima nous propose une

visite guidée narrée et illustrée comme il en a si bien l'habitude, dans un ouvrage de belle qualité éditoriale.

Après une mise en contexte et un rappel de quelques notions clés, qui seront utiles à tout lecteur non spécialiste, le livre débute par une balade au cœur du massif des Calanques. La géologie, la géographie mais aussi les sciences de l'environnement sont tour à tour convoquées et la fragilité de l'écosystème s'impose en miroir de celle de la grotte et de son décor, qui seront logiquement le fil conducteur de la suite de la lecture.

L'histoire de la découverte nous est ensuite contée. Les explorations seules et accompagnées d'Henri Cosquer, la prise de conscience de l'extraordinaire témoignage archéologique qu'il avait sous les yeux mais aussi les tragiques accidents de plongeurs trop curieux, jusqu'au signalement aux autorités en septembre 1991 et

aux premières expertises de spécialistes. Les efforts de documentation, les premières études sont exposés par le menu et on en apprend beaucoup dans les quelques pages de synthèse qui suivent. Car si l'on connaît bien quelques panneaux, les plus spectaculaires ou originaux, la grotte Cosquer livre un impressionnant bestiaire peint et gravé dont le catalogue comprend notamment des chevaux, des cervidés, des bovinés, des phoques, des chamois, des pingouins, un félin et d'autres représentations comme des humains et de nombreuses mains positives et négatives. Et c'est également un témoin exceptionnel d'une occupation fugace, dont les outils en silex et les foyers ont été abandonnés aux éléments et aux archéologues... Il faut bien entendu souligner le remarquable travail mené par les préhistoriens Jean Courtin et Jean Clottes, et leur équipe, responsables de l'étude scientifique des premières années malgré des conditions d'accès et de travail particulièrement complexes, voire éprouvantes. Il faut aussi rendre hommage à l'implication constante de Luc Vanrell et Michel Olive qui ont veillé à la sûreté et à la conservation du site et des vestiges pendant des décennies.

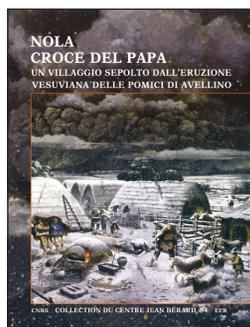
Au fil des pages, Pedro Lima dévoile les hypothèses, les questionnements et offre au lecteur les dernières discussions d'actualités, comme la présence supposée de traces de textile ou de nouvelles représentations animales. Les questions en suspens sont cependant encore nombreuses et c'est désormais à une nouvelle équipe, dirigée par Cyril Montoya, qu'il appartiendra d'y apporter des réponses en mettant en place un programme archéologique transdisciplinaire et intégré, proposant notamment une lecture exhaustive des traces et des vestiges, en forme de constat d'état d'un site qui n'a cessé de se dégrader depuis sa fréquentation au Paléolithique et dont on sait combien il est désormais menacé de ruine.

Après cette longue mais passionnante ouverture placée du côté de l'histoire et des sciences dans une vision multidisciplinaire, et ponctuée de témoignages parfois très émouvants des acteurs des premiers temps, notre guide nous propose de le rejoindre pour passer enfin la lourde grille qui ferme le boyau d'accès à près de 40 mètres de profondeur. S'en suivent 70 pages de pure émotion, où chaque panneau, chaque bête, chaque trait est reproduit, décrit, commenté. Les photos (pour la plupart de Luc Vanrell) dévoilent le site dans son intimité, sa réalité et les commentaires discrets viennent ponctuer utilement notre émerveillement. À Cosquer, les animaux étonnent par leur originalité thématique et formelle et les techniques d'expression graphique éblouissent par leur variété et leur virtuosité. De nombreuses comparaisons ont été et pourront être tentées mais définitivement, l'art de Cosquer ne ressemble à aucun autre.

Après cette plongée époustouflante, on pourrait presque dire essoufflante, l'auteur termine sa visite par un petit détour vers deux axes qui lui sont chers : la numérisation 3D et la démarche de valorisation développée dans le cadre de la réplique, qui était encore en cours de travaux au moment de l'écriture du texte. Et comme souvent dans les ouvrages des éditions Synops, les données du monde virtuel sont mises à profit pour offrir au lecteur une expérience enrichie, par le biais d'un flashcode donnant accès à des visites virtuelles, des panneaux en trois dimensions ou encore des films documentaires.

« Beau livre » richement illustré et au contenu scientifique irréprochable, l'ouvrage de P. Lima ravira tous les amateurs d'art et de préhistoire. Il tient parfaitement sa promesse égrenée dans le titre, celle de révéler (presque) tous les mystères de la grotte Cosquer.

Elena PAILLET et Patrick PAILLET



ALBORE LIVADIE C., VECCHIO G. (2020) – Nola - Croce del Papa. Un villaggio sepolto dall'eruzione vesuviana delle pomici di Avellino, (coll. du Centre Jean Bérard, 54), Naples, 444 p., ISBN : 978-2-38050-026-4, 60 €.

La publication monographique de ce site de référence, ce « Pompéi de l'âge du Bronze méditerranéen » était attendue par tous les spécialistes de la période tant son originalité a marqué la discipline lors de sa découverte. La brutalité dramatique de l'éruption volcanique a permis de fossiliser un instant de la vie des populations du village de Nola, au pied du Vésuve. En plus de la préservation exceptionnelle des architectures et des témoins de la culture matérielle, ce site bénéficie d'un enregistrement exceptionnel des données environnementales qui permet de le dater, mais aussi de le replacer dans son environnement.

Le volume de 444 p., édité par le Centre Jean Bérard de Naples, regroupe de nombreuses contributions de spécialistes rédigées en français et italien, selon les thèmes abordés, avec des développements variables.

En introduction, C. Albore Livadie précise le contexte culturel du faciès évolué de la culture Palma Campania du Bronze ancien auquel appartient le site ; il en devient logiquement le site de référence compte tenu de la qualité du corpus céramique avec de nombreuses formes entières préservées et associées fonctionnellement au sein des maisons.

L'environnement global du site et sa datation (p. 15-88)

G. Di Maio explore et définit l'assiette géoarchéologique du site et de ses environs par une étude poussée des séquences sédimentaires des projections volcaniques et des paléosols. Puis M. Magny envisage le contexte climatique au moment de l'événement volcanique d'Avellino placé dans la fourchette chronologique de 3900-3800 BP.